J.B. Galley.

En souvenir du
Saint Étienne
d'autrefois.

En Souvenir du Saint-Etienne d'Autrefois

L'idée de conserver, comme une relique, une maison de la vieille ville de Saint-Etienne-de-Furan et d'y réunir des témoignages de la vie des âges passés, a été plus d'une fois émise au cours du siècle dernier. On peut regretter qu'elle n'ait eu pour suite que des désirs... On a eu d'autres soucis.

On la reprend aujourd'hui, cette idée. On la reprend « in extremis », car si la réalisation n'est pas prochaine, la question ne se posera plus. Au siècle dernier, on eût pu choisir, émettre des préférences ; aujourd'hui, il ne reste plus qu'une vieille maison qui puisse fixer l'attention (1) : elle porte le numéro 5, à l'angle de la rue Cité.

Elle doit à des arrangements, conseillés par des intérêts de petit commerce, des outrages qu'on ne saurait assez regretter, telle la démolition du si joli corridor en croisée d'ogives faite pour grandir une boutique... Mais il lui reste encore du charme ; sa façade fort belle est à peu près intacte, son premier étage est bien conservé, elle garde à son rez-de-chaussée des bas-reliefs en médaille, œuvre de sculpteurs stéphanois... ; elle dit quelque chose ; elle évoque le Moyen âge et appelle la Renaissance : heure d'une délicieuse manière...

En tous cas, il est sûr que le choix n'est plus permis. Ce n° 5, rue Cité mis en bas ou encore outragé... Adieu ! Le rideau sera tiré. Il est vrai que nous ne serions pas nombreux à prendre le deuil.

(1) Une maison du XVI^e^, pittoresque mais sans recherche d'art, est au n° 10 de la place du Peuple (*Bar du Marché*). Il y avait là, en 1578, un « logis » tenu par une « hostesse » dite « Marguerite la Gaignode », ou plus sûrement, Marguerite de Ville.

Je ne cache pas que j'ai eu le désir de donner une histoire à cette maison. J'y ai perdu ma peine. De tous les possesseurs d'immeubles en ce coin de rue, je n'ai vu surgir aucune renommée : ni un Denys de Royssieu qui a possédé un peu à côté, ni un Marcellin Allard qui était sur le Pré-de-la-Foire, ni un capitaine Lhospital qui était au bas de la Grenette, ni même l'arquebusier Denys Berthoye qui abrita chez lui, au pied du château, la Loge des Arquebusiers...

Mais je me hâte de dire que mes recherches ont porté dans le vide. Je vois bien qu'au XVI^e^, le Four seigneurial était encore là et je me figure qu'une construction étroite à côté du n° 5 en marque l'entrée. Mais le terrier de 1578 — qui est peut-être de l'âge de la maison — me laisse incertain. Sont-ce les enfants héritiers de « honnorable » Jean Crozet qui possédaient la maison d'alors ? Je le crois. Le Four seigneurial était sur le derrière contre le vintain, le mur d'enceinte qui est toujours là ; un puits public était devant, en plein sur la rue. Mais, de 1578 aux « Plans » de 1767, lacune. Ce que nous avons du terrier de 1706-1729, ne dit pas un mot de la maison n° 5, ni des voisines. Il faut venir aux « Plans » de 1767 pour voir, à cette date, la maison aux mains d'un « M. Chovet », qui pour être, par une initiale, qualifié « Monsieur », était certainement ce Chovet, de Saint-Genès-Malifau, qui fut noble pour avoir acquis un fief de la Chance du côté de Condrieu et qui fut le maire de la vilaine terreur blanche de l'an III, puis sénateur de l'Empire.

Donc, à ma connaissance, aucun prestige historique : je ne saurais dire quel bourgeois se fit construire, fin du XVI^e^, cette belle demeure. Mais prestige d'art.

C'était mieux autrefois : au sommet de la rue de la Ville, à droite et à gauche, deux maisons, de caractère un peu semblable, se regardaient, ayant en face d'elles, entre elles, de l'autre côté de la rue, le n° 5. L'une d'elles a sombré, faisant place à une maison quelconque, l'autre a été livrée aux plâtriers qui ont cependant respecté les sculptures en médaille qu'on voit encore à l'étage du haut. Sans compter la si belle porte rue Cité dont M. Testenoire-Lafayette a conservé souvenir et à propos de laquelle il évoque l'un des grands artistes de la Renaissance française (1).

(1) Dans le *Forez Pittoresque* de F. THIOLLIER, p. 64.

Que faut-il attendre de cette idée d'une restauration de la maison n° 5 et de son affectation à une sorte de reliquaire stéphanois ? Un avenir prochain le dira. Sur un plan de voirie de plus de cent ans, je vois la maison sabrée d'un trait rouge qui marque une ambition de voirie. Je ne crois pas que cette ambition ait été abandonnée ; je la crois, au contraire, dans les conséquences de l'élargissement de la rue Roannel. Je désire me tromper.

Pour un instant au moins, je m'abandonne à l'illusion que l'idée est réalisée et je me vois dans ce premier étage où j'ai admiré belle cheminée, beau plafond. Et j'y trouve des souvenirs, des objets en fer utilisés aux premiers foyers à charbon, la « grille » notamment. Et j'y revois les aquarelles de Crapelet, faites dans nos vieilles rues, et les tableaux de Claude Soulary, dispersés dans les bureaux de la Mairie, et l'un des plus intéressants, caché en quelque grenier du Palais des Arts. Je veux parler de ce dernier.

Autrefois, quand on avait réussi un puits de mine, on attestait le succès en une « Fête du Peyra ». On réalisait le tour de force d'extraire un bloc de charbon, le plus gros possible, un peu appareillé en cube de près d'un mètre de côté. C'était le plus remarquable des « peyras » (1). On le plaçait sur un char, on l'enrubannait, on lui offrait quelques fleurs et, avec un attelage de bœufs également enrubannés, on le promenait dans la ville entouré de « pereyreus » qui, pour n'être d'aucun syndicat, étaient tout de même fiers de leur profession... Claude Soulary — un maître peintre — a donné une Fête du peyra qu'il a vue place du Peuple, alors place Royale. Il nous a laissé ainsi un aspect de cette place, où, au-dessus des têtes de la mêlée, on distingue la fontaine publique du temps, le « tronfo » (2). Les Administrations des Beaux-Arts ont jugé l'œuvre indigne d'un musée par elles inspecté et devenant ainsi quasi national.

Je n'ai pas l'espérance de voir la Fête du Peyra dans la grande chambre du n° 5 : je suis mal résigné.

J.-B. Galley.

---

(1) J'écris comme Marcellin Allard, Bloc de charbon plus ou moins gros. V. Eugène Vey, *Le Dialecte de Saint-Etienne.*

(2) Voir encore Eugène Vey.